

RANCŒUR

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-1947-4

© Roger Delisle, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et
responsable du contenu de ce livre.

Roger DELISLE

RANCOEUR

Du même auteur :

Contrecoups (2015)

La Saga oubliée (2009)

La Sanction (2008)

Le PDG (2000)

Le Dernier mandat (1998)

Jake, l'envol du robot (1992)

Le Mercenaire de LG2 (1987)

À Aimé B.
Mon vieil ami.

La rancune est comme une morsure qui s'accroche.

Fritz Perls

PROLOGUE

Montréal, Québec, Canada
Juin 2019

Il faillit la rater.

Juché sur la nacelle du caméraman de Radio-Canada, qui avait consenti à lui céder sa place contre une généreuse compensation financière, il scrutait avec anxiété le parc Émilie-Gamelin, au centre-ville de Montréal. Après tout le travail accompli, c'eût été dramatique de la perdre si près du but.

Il se rappelait trop bien les difficultés que son équipe avait affrontées pour la retrouver. Une fois l'identification confirmée, ils avaient bien tenté une approche au *Sun Sentinel*, le quotidien de Fort Lauderdale en Floride où elle travaillait comme journaliste d'enquête. En vain. Après avoir découvert son lieu de résidence à Lauderdale Lakes, ils avaient installé des microphones digitaux directionnels, mais elle s'était volatilisée. Heureusement, grâce à un contact chez l'opérateur Sprint, ils avaient réussi à écouter quelques-unes de ses conversations téléphoniques et à apprendre qu'elle comptait s'envoler pour Burlington au Vermont où

vivait son père. À l'aide des informations obtenues, ils savaient qu'elle envisageait ensuite de se rendre à Montréal avec l'auto du paternel. Le coup de fil qu'elle avait donné avant son départ les avait, par bonheur, renseignés sur sa destination. Le centre-ville, rue Labelle. Chez M. Daniel Maynard.

Maintenant, l'homme était là, à l'angle des rues Labelle et Sainte-Catherine, piaffant de nervosité en attendant son arrivée.

Petite voie étroite et transversale, la rue Labelle reliait la rue Sainte-Catherine au boulevard René-Levesque. Elle servait de sorties de stationnement pour des hôtels et des condominiums¹ très prisés, car situés dans le voisinage de l'Université du Québec et de plusieurs restaurants et boutiques diverses.

C'est finalement sa blouse rouge qui capta le regard de l'homme. La fille jaillit au milieu d'un regroupement de fonctionnaires féminins du réseau de la Santé, qui haranguaient bruyamment le gouvernement du Québec qui, selon eux, avait honteusement modifié leur fonds de pension.

La fille marchait au milieu des contestataires en se dirigeant vers lui. C'était une femme d'environ 1 m 60 pour à peine 50 kilos. Cheveux blonds noués en queue de cheval sur la nuque, elle portait un jean blanc moulant et sexy. Très jolie fille.

— Enfin ! soupira-t-il, te voilà ma belle ! Il est grand temps d'avoir une petite conversation amicale tous les deux.

1. Au Québec, un condominium est un immeuble en copropriété.

Il rangea ses lunettes d'approche et entreprit sa descente au moment où le caméraman revenait pour réclamer sa place sur la nacelle. Il perdit de précieuses secondes à tenter, en maugréant, de s'extirper tant bien que mal de l'échelle encombrée par le caméraman et sa caméra, pour finalement se retrouver sur le bitume de la rue Labelle. Le cœur battant la chamade, il s'élança à la poursuite de sa cible. Le moment était venu de clarifier les choses avec cette gentille demoiselle.

* * *

CHAPITRE 1

Dans son Audi A4 blanche, Maïa Aselyn roulait sur la route 132 en longeant le fleuve Saint-Laurent, sur la Rive-Sud de Montréal. Le soleil de fin juin était radieux. Elle avait éteint la climatisation, ouvert les fenêtres et profitait de cet été merveilleux et chaud, voire caniculaire.

À la radio, les Moody blues chantaient *Night in white satin*. Le morceau préféré d'Alain Craig, l'amour de sa vie, tué en plein centre-ville de Montréal par les gangs de rue. Pendant plusieurs mois, elle avait eu beaucoup de mal à trouver un sens à son existence. Elle s'était sentie totalement amorphe, comme si tout son être avait été massacré à grands coups de massue.

Alain avait rejoint l'au-delà, depuis quelques années déjà. Pourtant, pour elle, ce n'était qu'hier. Cette absence lui pesait énormément. Certains nomment cette douleur de l'absence, « la brûlure de l'âme ».

En entendant la musique, une larme glissa sur sa joue. Même après ces années tout lui rappelait cet amour perdu. Une chanson, un livre, une émission TV, une couverture au pied du lit, un veston oublié dans la garde-robe... À l'aube de la quarantaine, il y avait peu

de chance qu'elle connaisse à nouveau cette exaltation amoureuse.

Elle traversa lentement les quelques municipalités environnantes et après avoir franchi les limites de Verchères, son regard se concentra sur les boisés¹ qui bordaient le fleuve à sa gauche. Les frênes majestueux et les érables touffus formaient une voûte de feuillage, telles des arcades enveloppant la route. Quelques kilomètres plus loin, elle aperçut le fanion rouge accroché à la boîte aux lettres clouée sur un rondin. Elle emprunta alors un petit sentier grossièrement gravillonné et jonché d'ornières. Après quelques mètres à se faire secouer, elle s'arrêta devant un chalet de style suisse, d'une beauté surprenante dans un tel endroit. Une galerie ceinturait le bâtiment et offrait une vue et un panorama imprenables sur le fleuve et les environs. Elle coupa le moteur et sortit en claquant doucement la portière. Un silence monacal baignait le site. Elle respira profondément, jouissant de l'air pur de la campagne.

Un bulldog anglais blond apparut aussitôt au coin du chalet en émettant un jappement sourd et caverneux. Elle lui sourit.

— *Hi!* Sherlock, lui dit-elle simplement.

L'animal s'approcha d'elle en secouant frénétiquement le postérieur. La langue pendante, il lécha les doigts de Maïa avant de rouler sur son dos et de se laisser caresser l'abdomen.

— Bon chien, ricana Maïa en le frottant avec énergie.

1. Au Québec, un boisé désigne un lieu couvert d'arbres.

Le visage tout souriant, elle leva les yeux et vit un homme qui s'approcha en boitillant, le regard faussement noir.

— Pour un chien de garde, dit-il, tu me fais vraiment honte, Sherlock.

— Sois indulgent, Dan. Entre nous deux, déclara Maïa, c'est une merveilleuse histoire d'amour.

— Tu as sacrément raison parce qu'il n'y a qu'avec toi qu'il agit ainsi. La plupart des visiteurs en ont une peur bleue. Regarde-le maintenant, merde, ce n'est plus un bulldog féroce, c'est un toutou, une peluche inutile.

Maïa se leva et alla vers lui en l'étreignant chaleureusement.

— Allo¹, Dan ! Ça fait plaisir de te voir, après tout ce temps. Tu me sembles en bonne forme.

— Ouais, en forme de handicapé, tu veux dire !

Maïa caressa d'un regard amical son ancien coéquipier. Durant plusieurs années, elle avait fait équipe avec Daniel « Dan » Maynard à la police de Montréal pourfendant les criminels, les meurtriers, les dealers de drogues et les gangs de rue. À ce jour, aucun policier de Montréal n'avait atteint son niveau d'arrestations et de condamnations. Il était efficace, dur et exigeant, mais tout son « clan » l'adorait. Tous savaient que Dan aurait donné sa vie pour sauver quelqu'un de son équipe.

Puis un soir, le drame était survenu. À la tête d'un groupe d'intervention, ils avaient envahi un entrepôt

1. Allo : La définition de « allo » au Québec n'est pas la même qu'en France. Il s'agit d'une interjection signifiant « bonjour ».

d'armes illégales et des coups feu avaient crépité atteignant Maynard, fracassant les os de sa hanche. Malgré toutes les chirurgies qu'il avait dû subir, toutes les séances de rééducation qu'il avait patiemment tolérées, il n'avait jamais récupéré la force, la flexibilité et l'endurance nécessaires pour reprendre ses enquêtes. On lui avait offert un poste administratif, mais il avait évidemment refusé. Ce genre de travail l'aurait tué à petit feu, disait-il. Il avait alors pris sa retraite, la mort dans l'âme, le cœur en lambeaux.

— Comment m'as-tu retrouvé ? demanda-t-il, en marchant vers la galerie en compagnie de Sherlock accroché aux jambes de Maïa.

— Jenny.

— Je comprends. J'aurais dû y penser. Tu es restée en contact avec mon ex, hein ?

— Ouais. Elle m'a dit que tu n'étais que rarement dans ton appartement de la rue Labelle et m'a raconté que grâce à ton indemnité départ, tu avais fait l'acquisition de ce fabuleux chalet. C'est vraiment un endroit splendide, quoiqu'un brin isolé à mon goût.

Un vent du sud caressait leur visage et, maintenant bien assise sur une grosse chaise en bois somptueusement rembourrée, elle contemplait le fleuve qui, à leurs pieds, s'ourlait d'écume blanche. Sur la rive, un canot pneumatique accroché à quai se balançait au gré du ressac. Quelques mouettes survolaient les abords du fleuve, pendant qu'une corneille croassait dans un chêne tout près d'eux.

— Oui, moi j'aime bien.

— C'est vraiment paradisiaque, en effet. Dis, tu as eu des nouvelles de Jenny récemment ? s'enquit Maïa, après un bref moment de silence.

— Pas vraiment.

Maïa connaissait bien l'histoire de ce couple d'amis qu'elle avait côtoyé durant plusieurs années. Jenny Cabot, une Américaine de Burlington au Vermont avait rencontré Dan au cours d'un week-end de vacances sur le lac Champlain. Ils s'étaient aussitôt plu. Ainsi, après quelques mois de fréquentation, elle l'avait rejoint à Montréal. Incapables se passer l'un de l'autre, ils s'étaient mariés quatre semaines plus tard.

— Notre séparation a été plutôt houleuse.

— Pourtant vous étiez tellement amoureux. Je vous enviais vraiment. Pour moi, vous formiez le couple idéal.

Maynard soupira lourdement.

— Ouais, la pelouse semble toujours plus verte chez le voisin, hein, grogna-t-il.

— Hum... Qu'est-ce qui a terni ce si beau couple que tout le monde admirait ? Tu veux m'en parler, dis ?

Maynard resta silencieux un bon moment. Maïa le connaissait ; ce n'était pas dans ses habitudes de s'épancher sur ses sentiments, encore moins sur ses regrets. Mais elle était son amie et il savait qu'il pouvait compter sur son appui et sa discrétion.

— Jenny détestait mon boulot, reprit-il finalement. Elle me reprochait d'être constamment absent. « Le travail, toujours le travail, cette maîtresse envahissante », disait-elle. Tu connais ça, n'est-ce pas ? On a vécu cette activité, ensemble durant des années. Jenny

redoutait sans cesse les blessures et craignait en permanence qu'on vienne lui annoncer ma mort. Puis j'ai été blessé et, là, elle n'a pas supporté de m'avoir sans arrêt dans ses pattes à maugréer et à encombrer la maison. Beau paradoxe, non ? Un jour, à l'université, où elle travaille comme enseignante de langues, elle a rencontré quelqu'un et elle m'a quitté. Avec un minimum d'explications. *Kiss you goodbye*. Elle étouffait avec moi, m'a-t-elle confié peu de temps avant son départ. Voilà !

— Je suis vraiment désolée pour toi, mon ami.

— Bah ! C'est du passé. Oublions ça et dis-moi plutôt ce que me vaut l'honneur de ta visite.

— D'abord, je souhaitais te voir, après tout ce temps sans avoir de tes nouvelles. Tu me manquais.

— C'est gentil. Et...

— Et le capitaine André Goulet cherchait désespérément à te parler, dit-elle.

— Et comme il ignorait où j'étais, il t'a donné le mandat de me retrouver.

— Exact.

— Je te croyais pourtant à la retraite du SPVM¹. On m'avait même confié que tu avais rejoint le privé. Chanceuse !

— En effet, depuis cinq ans, je travaille à la sécurité chez le groupe Roussy en banlieue de Montréal.

— Roussy... les produits militaires ?

— Oui. D'où l'obligation d'une sécurité.

— Et de surcroît, le capitaine Goulet t'emploie en *freelance* pour arrondir tes fins de mois, ricana-t-il ?

1. SPVM : Service de police de la Ville de Montréal.

— Non. Tu sais très bien que le capitaine André Goulet est un bon ami à moi et il m’a simplement demandé un service que j’ai eu le plaisir de lui rendre. Ça me donnait, par la même occasion, la joie de te revoir.

— OK ! Et pourquoi, ce cher capitaine désespérait-il tant de me parler ?

Maïa se leva, gagna son auto et revint avec un dossier qu’elle déposa sur la table près d’elle. Sans l’ouvrir. Elle fixa son ami un moment et reprit :

— La semaine dernière à Montréal, une jeune femme de 32 ans a été retrouvée morte sur la rue Labelle à Montréal.

— Hum...

— Elle ne portait sur elle aucune identification. Pas de sac à main, pas de permis de conduire, rien.

— Elle a été tuée comment ? On lui a tiré dessus ?

— Non.

Elle récupéra le dossier et en extirpa une photo qu’elle déposa sous les yeux de Maynard.

— Tu vois, demanda-t-elle ?

— Que veux-tu que je remarque ? Il n’y a rien. Pas de blessures par balle, pas de traces de couteau, pas de signes de violence ni de marques qu’aurait pu laisser un objet contondant...

— En effet, acquiesça Maïa. Mais examine le corps attentivement. Tu vois les contusions sur la cuisse près de la hanche ? Puis jette un œil à son cou. Tu constateras qu’il est tordu dans une forme inhabituelle...

— Ah ! Du karaté.

— Pas seulement. Ces blessures sont beaucoup plus violentes et très bien ciblées. Tu vois ?

Maynard prit la photo et l'examina plus en détail. Puis, levant les yeux vers Maïa, il dit :

— Krav-maga ?

— Je le pense.

Ils connaissaient tous deux, pour avoir déjà assisté à des démonstrations de ce genre, ce système de combat développé par les forces de défense israéliennes. Issue d'une combinaison de techniques de boxe, de lutte, d'aïkido, de judo et de karaté, le krav-maga était reconnu depuis les années cinquante pour son extrême efficacité, ciblant des points stratégiques du corps avec des coups souvent mortels.

— Cette femme, dit Maynard, a donc été tuée par un militaire ou quelqu'un de bien entraîné.

— Assurément, d'après ce que l'on dit, le tout a dû prendre à peine quelques secondes.

— Ça dénote beaucoup de rage, fit Maynard. On dirait même un acte de vengeance.

— Pourquoi ?

— Parce que selon les traces sur le corps, je présume que son agresseur lui faisait face. Il ne pouvait frapper la cuisse par l'arrière.

— Et donc, conclut Maïa, selon toi, elle a vu son agresseur et de toute évidence et elle a compris pourquoi sa dernière heure était arrivée.

— Tu extrapoles beaucoup, mais c'est effectivement vraisemblable.

Maynard leva les yeux et souleva les épaules.

— Bon maintenant, quel est le lien avec moi ? Ce n'est pas parce j'ai un appartement sur la rue Labelle que j'ai quelque chose à voir avec ce meurtre, hein ?

— Non, tu as raison. Ce n'est pas à cause de cela.

— Alors ?

— Il y a un petit détail qui a soulevé pléthore de questions chez le médecin légiste.

— Quoi donc ?

— Je t'ai déjà mentionné, fit Maïa, que la femme ne portait aucune pièce d'identité sur elle.

— En effet

— Cependant, lors de l'autopsie on a découvert dans son soutien-gorge un bout de papier...

Elle ouvrit à nouveau le dossier et déposa une photocopie de la bande de papier, bien scellée dans du plastique. Le numéro inscrit était bien visible.

Maynard se pencha et l'examina pendant un bref moment.

— Qu'est-ce que... proclama-t-il, totalement éberlué. Mais...

— En effet, compléta Maïa, ce sont bien les coordonnées téléphoniques de ton condominium de la rue Labelle à Montréal.

— Mais... mais... ça n'a aucun sens. Pourquoi cette fille aurait-elle caché mon numéro de téléphone personnel entre ses nichons ?

— À toi de me le dire, fit Maïa.

— C'est complètement débile, ton histoire...

— Tu en es sûr ?

— Hein ?

Elle reprit le dossier et le déposa entre eux. Elle garda le silence pendant un moment et expliqua :

— Bon, écoute. Selon moi, cette fille a planqué ton numéro à cet endroit, parce qu'elle se sentait en danger. J'imagine qu'elle croyait que tu pouvais l'aider... Je doute qu'elle soit une de tes maîtresses ! Sauf si tu me caches des choses !

— En effet, ça serait trop beau... une maîtresse mystérieuse et incognito ! Le paradis ! Mais, malheureusement, Maïa, je ne la connais pas cette personne, moi.

— Je répète ma question... t'es sûr ? Tu n'as même pas pris le temps d'examiner attentivement la photo. Je t'en prie, regarde-la à nouveau.

Maynard soupira, visiblement contrarié, et saisit le cliché.

* * *

CHAPITRE 2

Interdit, Daniel Maynard fixa Maïa un moment, avant de glisser le cliché vers lui. Déjà, il avait l'intime conviction que cette photo n'amènerait que des problèmes. Il le sentait profondément dans ses tripes.

Il connaissait Maïa Aselyn depuis longtemps. Ils avaient travaillé ensemble des années durant au SPVM. Malgré son jeune âge, à l'époque, elle avait gravi rapidement tous les échelons et obtenu le grade de sergent-détective. Elle avait vite démontré un savoir-faire exemplaire envers et contre tous les machos de son département. En quelques années, elle était devenue la meilleure enquêtrice du groupe.

Maynard connaissait évidemment son histoire. Il savait que son conjoint avait été assassiné lors d'un guet-apens organisé par des gangs de rue de Montréal. Au premier coup d'œil, elle semblait s'être bien remise de ce deuil tragique. Mais Maynard remarquait qu'elle ne possédait plus l'étincelle de gaîté qui la caractérisait tant auparavant. À l'aube de ses quarante ans, elle demeurerait tout de même une des plus belles femmes qu'il ait rencontrées. Yeux bleus démonstratifs, cheveux noirs légèrement striés de mèches blondes, sans doute

pour adoucir ses traits, son petit corps sexy et bien équilibré faisait envie à tant de femmes qu'elle croisait. Quelques minutes plus tôt, il avait jaloué son chien Sherlock d'avoir la chance de se laisser caresser par elle ! Pourtant, malgré son visage angélique, Maynard savait qu'elle pouvait être extrêmement dangereuse. Ceinture noire de karaté et experte en jiu-jitsu, plusieurs avaient sous-estimé ses capacités, à leurs dépens.

— Tu dis qu'on a trouvé la fille sur la rue Labelle ? reprit-il.

— Oui. Elle était coincée derrière le panneau électrique à la sortie du garage de l'hôtel Berry. Ça te dit quelque chose ?

— Oui, je connais. Si bien camouflée derrière le panneau, qui l'a découverte ?

— Un gars de la GRC¹.

— La GRC ! Qu'est-ce que la GRC foutait à Montréal ? Craignait-on un attentat terroriste ?

— Pas à ma connaissance, il n'y avait qu'une manifestation de fonctionnaires provinciaux dans le parc Émilie-Gamelin.

— Bizarre quand même, non ?

— Peut-être. Si tu estimes que la présence sur les lieux de la GRC peut paraître inhabituelle, je vais transmettre l'info au capitaine. On ne sait jamais.

— Je pense, dit Maynard. Moi, je vérifierais, au cas où ils seraient impliqués. On a déjà vu ça, hein ?

— Hum.

1. GRC : Gendarmerie royale du Canada.

Maynard posa enfin un regard sur la photo

— Merde ! proféra-t-il aussitôt.

— Quoi ? s'enquit Maïa étonnée par ce commentaire soudain. Tu la connais, hein, cette femme ? J'en étais sûre.

— Je pense, oui. Ça fait une paie que je l'ai vue, mais j'ai l'impression que c'est une cousine de Jenny.

— Une Américaine, elle aussi ?

— Si c'est vraiment elle, je le crois en effet. J'essaie de me rappeler son nom...

— Fais un effort, Dan, je t'en prie.

— Que crois-tu que je fais en ce moment même... je fouille dans ma mémoire... Kim... Grady... non, Graham, je crois. Mais je vais être forcé de vérifier auprès de Jenny pour en être sûr. Si je me souviens bien, Kim Graham est originaire de Salem, dans le Massachusetts, mais elle vit depuis des années à Burlington au Vermont.

Maynard fit une pause, se grattant le cuir chevelu, à la recherche de ses souvenirs du temps où il vivait avec sa femme. Il se rappelait avoir visité sa parenté aux États-Unis. Il se leva alors d'un bond et fouilla dans une armoire de son salon pour extraire un album de photos. Il le feuilleta avec frénésie un moment, puis revint vers Maïa.

— Regarde, voici Kim Graham avec sa mère. Cette photo a été prise quelques mois avant le décès de celle-ci, il y a cinq ou six ans peut-être.

— T'as raison, dit Maïa. En tout cas, si ce n'est pas elle, elle lui ressemble drôlement. Parle-moi d'elle...

— Quand je l’ai connue, elle était journaliste dans un petit hebdo de Burlington. Elle fréquentait alors un policier municipal. Puis quelque temps après, Jenny m’a dit qu’elle avait obtenu un poste au *Sun Sentinel* de Fort Lauderdale, il y a deux ou trois ans de ça. Elle s’était mariée avec son policier qui l’avait suivie en Floride et qui travaillait désormais à la sécurité de l’aéroport de Fort Lauderdale.

— Voilà qui pourrait expliquer ce numéro de téléphone dans ses sous-vêtements.

— Peut-être.

Maïa jeta un œil dans la pièce.

— Tu n’as pas le téléphone, ici ? demanda-t-elle.

— Non. Enfin, oui, j’utilise mon portable. J’ai un fixe branché à mon appartement de Montréal.

— Et tu prends souvent tes messages ?

— Pas vraiment. Quand j’en ai, ce qui est rarissime, Jenny me les transmet quand elle vient à l’appartement. Mais je pense que maintenant elle passe plus de temps chez son copain qu’à l’appartement.

Maynard retourna au salon et revint, le cellulaire en main. Il composa un numéro, attendit quelques instants, puis écouta. Quand le message fut terminé, il dit :

— Ouais, c’était bien elle. Kim Graham. Elle m’informait succinctement qu’elle viendrait me voir dans les prochains jours pour me parler de quelque chose de très important et que ça impliquait le Canada. C’était il y a trois jours.

— Hein ? Qu’est-ce que ça veut dire ?

— Aucune idée. Mais je dois en aviser Jenny, c'est certain ; puis je pense que ce serait la moindre des choses de prévenir son père.

— Il demeure où, son père ?

— À Burlington. Il travaillait, dans le temps, à l'entretien des équipements à l'université. Je vérifierai. Je pense même que j'irai le voir directement en personne, sans en parler à Jenny, finalement. Ces choses-là ne s'annoncent pas au téléphone. Et puis, ce n'est qu'une petite balade de moins de deux heures. Je verrai Jenny à mon retour, si nécessaire.

Maïa se redressa et passa une main dans ses cheveux, soudain interdite.

— Bon, fit Maynard, qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'es pas d'accord avec ma visite à Burlington.

Maïa pinça les lèvres et resta silencieuse encore un moment.

— OK. Écoute, j'ai quelques infos supplémentaires à te transmettre. D'abord, le capitaine André Goulet n'est plus à la Sûreté du Québec.

— Non ? Où est-il ? En Chine ?

— Très drôle. Non, il est toujours au Québec, mais il est maintenant chef du BEI.

— Le bureau des enquêtes indépendantes !

— Exactement.

— Donc, c'est le BEI qui a hérité de l'enquête au détriment de la police de Montréal.

— Oui.

— Ah ! Merde ! s'écria Maynard. Là, tu essaies de me faire comprendre qu'à cause du numéro de télé-

phone camouflé, mon implication potentielle dans le meurtre de Kim, devient évidente aux yeux la police. Et c'est donc le BEI qui prend le dossier en main parce que je suis un ancien flic. Ils avaient déjà découvert à qui appartenait ce numéro, en fait.

— On ne peut rien te cacher.

Maynard se leva difficilement. Il l'avait bien senti dès le début, les problèmes commençaient.

— Donc si je veux aller à Burlington, il me faut déguerpir rapidement avant que les enquêteurs du BEI se pointent et m'empêchent de partir.

— L'avantage que tu as, Dan, c'est qu'à l'exception de Jenny et de moi, personne ne sait où tu résides. Pour l'instant, tu disposes encore d'un certain délai pour te préparer. Entre temps, je vais glisser un mot au capitaine Goulet et lui demander un répit jusqu'à ton retour. Je pense pas qu'il y voit un problème. Il sait bien que tu n'es pas impliqué dans la mort de Kim Graham.

— C'est au moins ça de gagné.

Maïa reprit son dossier et se prépara à rentrer chez elle.

— Dan, dit-elle alors, fait gaffe où tu mettras les pieds, veux-tu. Si cette fille a été tuée parce qu'elle possédait des informations précieuses, voire dangereuses, ce ne sera pas de tout repos pour toi non plus. D'autant que tu ignores à qui elle tentait d'échapper.

— Ça ne sera pas la première fois que je mettrai les pieds dans une fourmilière infestée de gros durs.

— Oui, je sais. Mais vois où cela t'a mené...

Maynard se tourna vers elle, le visage écarlate.

— Ça, Maïa, c'est un coup en bas de la ceinture. C'est vraiment dégueulasse de ta part.

— Ouais, peut-être. Mais c'est parce que je tiens à toi et que je veux te revoir en bonne santé. On parle de meurtre, ici, Dan. Un meurtre violent. Pas d'un simple combat de coqs.

Maynard s'approcha d'elle et l'étreignit.

— Je te promets de faire gaffe, comme tu dis.

* * *

CHAPITRE 3

Depuis le début de juillet, une canicule suffocante s'abattait sur le Québec avec des températures frôlant les 40 degrés. Déjà, quelques-uns n'avaient pas survécu à cette chaleur intense.

Bien rafraîchie par la climatisation du bureau, Maïa, les yeux rivés à l'écran de son ordinateur, tentait de planifier ses prochaines vacances en Gaspésie, à la mi-juillet.

Elle n'avait eu aucune nouvelle de Dan Maynard depuis son départ pour Burlington, à la fin juin. Elle commençait singulièrement à s'inquiéter. En principe, ce n'était l'affaire que d'un week-end. Débordée de travail ces derniers jours, elle s'en voulut de ne pas avoir pris quelques minutes de son temps pour tenter de le joindre.

Elle réfléchissait devant son ordinateur quand on frappa à la porte. Elle tourna le regard vers son patron, Frederick Nolt, debout sur le seuil de son bureau.

— Tu as de la visite, Maïa, dit-il.

— Vraiment ?

— Oui. Ton ami, le capitaine André Goulet, est ici pour te voir.

Elle se leva et alla à la rencontre du capitaine, le cœur plein d'appréhension. Si le policier avait pris la peine de se déplacer, ce n'était certainement pas pour lui souhaiter de bonnes vacances.

— Bonjour, Maïa, dit Goulet en s'approchant et la serrant dans ses bras. Y a-t-il un endroit où l'on pourrait parler discrètement ?

Maïa fronça les sourcils et dit :

— Oui, bien sûr. Viens, on va utiliser la salle de conférence. Elle est libre, justement.

À peine installé, il alla droit au but de sa visite.

— Maïa, j'ai de bien tristes nouvelles à t'annoncer...

— Merde ! Quoi ? Dan, hein ?

— Oui, dit-il en hochant la tête, affligé.

— Il est blessé ?

— Non, reprit-il après une très brève pause, en cherchant les mots justes. Le corps de Dan a été retrouvé dans l'appartement de Kim Graham, en Floride.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle. Je l'avais pourtant prévenu ! Mais il se foutait du danger comme de sa première chemise. Comme à son habitude, n'est-ce pas ?

— Je suis vraiment désolé, Maïa.

Elle se leva et se tourna vers la fenêtre pour cacher ses larmes.

— Encore un autre de mes amis qui me laisse, dit-elle la voix vibrante de sanglots incontrôlables. Tu ne peux pas savoir, André, combien ce nouveau départ m'attriste. Trop, c'est trop !

Goulet s'avança et entoura de son bras les épaules de la jeune femme.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle, en pleurs.

— Il était dans l'appartement de Graham. Selon le légiste de Broward, il aurait fait un infarctus après un coup violent à la hanche et au plexus solaire. Il est peut-être tombé et a heurté le plancher ou quelque chose d'autre, qui sait ? Il est mort à l'hôpital quelques heures après son admission.

— Il n'est pas mort sur place ?

— Non. Il a lui-même appelé l'ambulance. Il souffrait beaucoup. Mais selon les ambulanciers, il était encore à demi-conscient à son arrivée à l'hôpital. Un accident de toute évidence.

Maïa ne croyait pas à cette coïncidence ni à cette mise en scène.

— Que faisait-il en Floride ? demanda-t-elle. Il m'avait dit qu'il allait simplement à Burlington annoncer le décès de Kim à son père ; un peu pour le consoler et aussi pour sympathiser avec lui.

— Tu connaissais Dan, hein ? Il a dû vouloir poursuivre la piste de la mort de Kim, qui sait ?

— Ouais. Mais attends, attends...

— Quoi ? s'enquit Goulet

— Kim avait un conjoint, non ? Où était-il ? Je comprends que Dan ait voulu casser la serrure pour pénétrer dans l'appartement, mais Kim ne vivait pas seule, André. Dan a dû certainement le rencontrer...

— Hum... murmura Goulet en se pinçant le nez.